

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 9

Artikel: Hérésies stratégiques
Autor: Lecomte, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340690>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hérésies stratégiques.

Notre ancien collaborateur, le lieutenant-colonel Emile Mayer, l'écrivain militaire qui a prévu longtemps à l'avance l'immobilisation des fronts, a publié il y a quelques mois un petit livre fort intéressant : *La théorie de la guerre et l'étude de l'art militaire* ¹.

Dans ce volume, le lieutenant-colonel Mayer s'inscrit en faux contre l'idée généralement admise : les procédés de l'art militaire varient sans cesse, les principes restent immuables.

Un pourfendeur de principes plus radical encore est le colonel Dupuis, lauréat de l'Académie française et breveté d'état-major. Dans un gros livre intitulé : *L'âge des casernes* ², il nie non seulement l'immuabilité des principes, mais leur existence même. Selon lui, la guerre n'est qu'un jeu décevant, barbare et ruineux et l'art de la guerre n'est pas autre chose que du « bourrage de crâne », ni plus ni moins.

Les idées de ces intrépides novateurs appellent quelques observations.

Commençons par notre vieux confrère Mayer.

Sans remonter jusqu'à l'antiquité, on peut affirmer que c'est Jomini qui a posé les bases de l'art militaire moderne. C'est lui qui est l'auteur responsable du principe auquel s'attaque le lieutenant-colonel Mayer.

Ceux qui ont lu Jomini attentivement savent que cet écrivain si sagace avait une plume assez vagabonde. Ses idées étaient fort claires, mais il ne s'astreignait pas à les

¹ Chez Félix Alcan, à Paris. Prix : 9 francs.

² Chez Fournier, à Paris. Prix : 12 francs.

exprimer en toute occasion par les mêmes mots. Ses définitions et ses principes ont toujours, dans leur énoncé, une certaine imprécision qui cadre d'ailleurs fort bien avec la nature de la guerre, soumise à des influences si nombreuses et si diverses.

Jomini n'a jamais cherché à mettre la guerre en formules. Il a simplement tiré de l'étude comparée des campagnes de Frédéric et de Napoléon quelques principes propres, non à assurer la victoire, mais à la rendre plus probable. Ayant vu ces principes se vérifier dans toutes les guerres qu'il avait étudiées, il les a proclamés « immuables » sans peut-être attacher une importance excessive à ce vocable. Il n'avait certainement pas l'idée de les proclamer éternels. Preuve en est qu'il chargea mon père, le colonel-divisionnaire Lecomte, de reviser après sa mort son *Art de la guerre*. Cet ouvrage, paru en 1891, contient peu d'idées nouvelles. En effet, les quelques guerres postérieures à la mort de Jomini avaient peu innové. On pouvait donc fort bien dire, en 1891 : les procédés changent, les principes restent.

La période de 1890 à 1914 n'a pas, elle non plus, infirmé les principes. En 1909, le général Foch, alors directeur de l'Ecole supérieure de guerre, écrivait : « Les perfectionnements de l'industrie modifient les formes de la guerre, etc., sans atteindre *en rien* les principes fondamentaux. »

Est-on vraiment fondé à en dire autant aujourd'hui, après cinq ans de guerre mondiale ? Telle est la question que le colonel Mayer a eu le courage de soulever.

Il faut toujours du courage pour s'attaquer à un principe ; il en faut surtout lorsque ce principe est ancré dans les esprits et est devenu pour beaucoup un axiome, ou un oreiller de paresse, que des gens fort intelligents acceptent sans réflexion ni contestation.

Dans le cas particulier, la difficulté s'augmente du fait de l'énoncé quelque peu imprécis des principes. Jomini n'a pas établi un *Credo* de la victoire, hors duquel il n'y a de salut que dans la fuite. On peut cependant, je crois, résumer sa théorie de la guerre comme suit :

« Il faut frapper, avec le maximum de moyens et la plus grande énergie, au bon moment et au point décisif. De cette

façon, on augmentera ses chances de vaincre, mais on ne peut pas s'en assurer, car le hasard joue aussi un rôle important. »

Dans cette forme élastique, la théorie de Jomini est peut-être immuable et inattaquable, mais l'application pratique est susceptible de variantes si nombreuses que la valeur de la théorie en devient aujourd'hui presque illusoire.

Depuis le temps de Jomini tout, en effet, a changé sauf l'énergie, qui reste la qualité maîtresse du chef. Les moyens dont on disposait alors étaient relativement simples et peu nombreux : fusils, sabres, canons. Les armées relativement faibles se mouvaient dans une zone restreinte, utilisant un nombre restreint de routes et de ponts, se basant sur un nombre restreint de localités importantes. Les combinaisons pratiquement réalisables dans le temps et l'espace étaient peu nombreuses. Le plus souvent, à l'étude, l'une d'elles s'imposait. Le choix du bon moment et la détermination du point décisif étaient, pour un esprit clair, relativement faciles. La concentration des moyens nécessaires était une opération simple basée sur des données précises.

En est-il encore de même aujourd'hui ? Certainement non. Si la guerre « fraîche et joyeuse » avait, en 1914, terrassé la France en quelques semaines, les procédés de combat n'auraient guère changé et les principes encore moins. Mais, pendant plus de quatre ans, toute l'intelligence du monde s'est appliquée à intensifier les moyens de lutte, à en créer de nouveaux et à les mettre en œuvre.

Pour rompre le front ennemi Napoléon n'avait qu'à faire dévaler, au bon moment, sur le point décisif d'un champ de bataille étroitement limité, quelques milliers de baïonnettes et de sabres soutenus par quelques douzaines de canons.

Aujourd'hui, quelques mitrailleuses derrière des fils de fer suffiraient à arrêter les plus belles charges de Ney ou de Murat. Inversement, un auteur anglais a pu écrire que si Napoléon avait eu une seule mitrailleuse, il aurait été vainqueur à Waterloo.

Bref, les nouveaux moyens de lutte ont tellement compliqué les procédés de combat que la théorie immuable est devenue presque inapplicable. Il est devenu très difficile de

réunir un maximum de moyens n'importe où et quand, tant ces moyens sont divers et variables.

Choisir le bon moment est devenu bien difficile aussi, étant donné la longue préparation que nécessite l'emploi de certains moyens et la rapidité avec laquelle l'ennemi peut, dans certains cas, monter une contre-manœuvre.

Quant au point décisif, qui se chargera de le déterminer ?

Jomini en avait reconnu la difficulté. Dans son *Art de la guerre*, il s'étend assez longuement sur les moyens de déterminer le ou les points décisifs. Son exposé, fort juste alors, ne donne aujourd'hui plus entière satisfaction. La détermination du point décisif est aujourd'hui le côté faible de la théorie Jominienne.

Admettons, bien que ce soit très discutable, que dans la guerre mondiale, le front Ouest était le front décisif. Mais quel était le point décisif de ce front ?

Ce n'était pas Verdun, puisqu'on l'avait presque abandonné en 1914, et que son rôle a été secondaire dans la bataille de la Marne.

Ce n'était pas Amiens, puisque en 1914 on en parlait à peine.

Ce n'était pas Metz ni Strasbourg qui sont tombées sans coup férir.

Peut-être était-ce Paris, mais si les 200 000 hommes de Kluck s'étaient engouffrés dans Paris à la veille de la Marne, Bulow n'en aurait été que mieux écrasé par l'aile gauche française.

On en est donc amené à la conclusion que, dans la guerre moderne, avec les fronts immenses qu'on occupe et les moyens de transport dont on dispose, il n'y a plus de points vraiment décisifs.

En fait, le maréchal Foch a donné lui-même en 1918 un démenti à ce qu'il écrivait dix ans auparavant. Son principe paraît avoir été d'user les réserves de l'adversaire, partout et toujours ; et ce principe lui a donné la victoire. La stratégie de Joffre et de Nivelle, qui n'a pas procuré le succès de 1915 à 1917 était plus conforme à la théorie de Jomini. On cherchait

à rompre le front dans des secteurs déterminés, considérés à tort comme décisifs.

Il semble donc bien que la théorie a évolué. Il est devenu pratiquement à peu près impossible de concentrer suffisamment de moyens, au bon moment et au bon endroit, pour remporter, d'un seul coup, une victoire décisive. L'énergie la plus farouche s'est toujours brisée, un peu plus tôt ou un peu plus tard, devant la parade de l'adversaire. La théorie de Jomini ne s'est pleinement vérifiée que sur les théâtres de guerre secondaires de Palestine et de Bulgarie, où les effectifs en présence, les moyens de lutte disponibles, et surtout les communications, étaient encore à peu près de l'ordre napoléonien.

Si, lors de la prochaine grande guerre, l'un des belligérants réussit à s'assurer le monopole de quelque nouveau moyen de lutte, il pourra *peut-être*, en l'appliquant au bon moment et au bon endroit, remporter une victoire à la Napoléon et ressusciter la théorie de Jomini. Pour le moment, cette théorie ne vaut plus pour les armées modernes sur un théâtre de guerre moderne.

La stratégie nouvelle est, en quelque sorte, une interpolation de la tactique de Napoléon. On s'engage partout et on voit. Seulement, la partie ne se joue plus en quelques heures et sur quelques kilomètres carrés ; elle se déroule en une succession de batailles sur des fronts immenses ayant pour but d'user l'ennemi et de finir par bousculer sa dernière réserve.

Le point décisif ne sera ni un pont, comme à Arcole, ni une ferme, comme à Waterloo. Ce ne sera d'ailleurs plus un point, mais le secteur, non déterminable d'avance, où l'ennemi sera forcé d'engager sa dernière réserve.

En somme, si la théorie de Jomini conserve une grande valeur comme guide dans le dédale des notions tactiques et stratégiques, le lieutenant-colonel Mayer a raison de dire que cette théorie n'est pas immuable, puisque nous venons de voir qu'elle a évolué.

On pourrait énoncer de la façon suivante la nouvelle théorie :

User l'adversaire par des combats partiels et appliquer

au bon moment, dans le secteur le plus favorable et avec le maximum d'énergie, le maximum de moyens contre sa dernière réserve.

Présentée sous cette forme, la théorie est à peu près inattaquable, à la condition de ne pas oublier qu'elle constitue un guide pour la pratique des opérations, et non une recette infaillible de victoire.

* * *

Si j'épouse, ou à peu près, les idées du lieutenant-colonel Mayer, je crois devoir faire front avec d'autant plus d'énergie contre celles du colonel Dupuis. Certes, celui-ci poursuit un but élevé et l'on ne peut que souscrire à son vœu final « qu'enfin soit à jamais chassée de l'esprit des hommes la hantise de ce jeu de la guerre qui barbarise, torture et ruine tous les joueurs. »

Mais pour arriver à ce but, était-il vraiment nécessaire ou même simplement utile de nier l'art militaire et de tourner en ridicule les grands capitaines et les grands écrivains militaires de tous les temps ? Je ne le crois pas et je vais essayer de réfuter ci-dessous quelques-uns des arguments de l'auteur de *l'Age des casernes*.

Le colonel Dupuis, qui est un homme d'esprit, ne croit certainement pas que Napoléon ait dû ses victoires uniquement au hasard et que n'importe qui aurait pu être vainqueur à Rivoli, Austerlitz, Wagram ou Friedland. Il admettra, je crois, qu'il y a eu, dans chacune de ces batailles, une application heureuse du principe de Jomini : concentrer le maximum d'effort, au bon moment, sur le point décisif.

Ni Napoléon, ni Jomini, ni aucun homme dans son bon sens, n'a jamais nié la part du hasard à la guerre. M. Dupuis cite lui-même ce passage de la Correspondance de Napoléon : « L'art de la guerre n'est que l'art d'augmenter les chances pour soi ». Dire après cela « que les traits véritables du vainqueur d'Austerlitz sont ceux d'un joueur et qu'il faut prendre son art pour ce qu'il vaut, c'est-à-dire pour l'art de jouer à un jeu décevant et ruineux », c'est vraiment sacrifier le culte de la vérité au goût du paradoxe.

Si M. Dupuis était venu au monde un siècle plus tôt,

il aurait été intéressant de l'entendre exposer ses théories concurremment à celles de Jomini, et de le voir en faire la démonstration pratique à la tête d'une grande unité. La face du monde en eût peut-être été changée et puisque le hasard est tout, l'art militaire se réduirait peut-être aujourd'hui au calcul des probabilités. La méthode des moindres carrés remplacerait le principe de l'effort maximum. Au lieu de l'Age des casernes nous vivrions dans l'âge du Hasard.

On pourrait confier le commandement d'une armée au premier porte-faix venu tout aussi bien qu'à un officier de carrière, connaissant à fond le service de troupe et d'état-major. Heureusement ou malheureusement pour nous, nous sommes encore loin de cet idéal.

Non content d'avoir pourfendu Napoléon et Jomini, M. Dupuis décoche ses traits d'esprit à tous ceux qui, après eux, ont fait figure dans l'art de la guerre, soit comme théoriciens, soit comme praticiens. Il a gardé pour la bonne bouche — *last but not least* — les *Réflexions sur la guerre*, du général Serrigny, publiées en 1921.

J'ignore si le général Serrigny a pris au sérieux les spirituels paradoxes du colonel Dupuis et s'il s'est donné la peine de les réfuter. Qu'il l'ait fait ou non, je veux essayer de démêler ici ce qu'il peut y avoir de fondé dans les critiques du colonel Dupuis sur un ouvrage qui, pour employer ses propres paroles, « nous apporte des indications précieuses sur ceux de ces principes que la grande guerre aurait confirmés, aux yeux de nos officiers les plus instruits et les plus qualifiés. »

« On est frappé, a écrit le général Serrigny, du petit nombre des principes qui président en somme à la guerre : Adaptation du but aux moyens, économie des forces, échelonnement, emploi rationnel de l'espace et du temps, concentration et décentralisation successive des moyens. Voilà tout ! »

M. Dupuis s'applique, avec une joie maligne, à disséquer ces quelques principes, à en extraire la moelle et à la jeter au vent.

L'adaptation du but aux moyens lui rappelle la fable *La grenouille et le bœuf*. Nous rangerons, dit-il, ce premier principe parmi les banalités patrimoniales et sans valeur

pratique pour un stratège. En disant cela, M. Dupuis cède une fois de plus au besoin de faire de l'esprit, et l'on est en droit de se demander quelle est la « valeur pratique » de sa boutade. Veut-il peut-être que l'on adapte les moyens au but, ou qu'on laisse au hasard le soin de régler les rapports entre la grenouille et le bœuf ?

Le principe de l'économie des forces est, paraît-il, une deuxième banalité patrimoniale qui revient à dire à un joueur de cartes : « Je vous conseille de bien jouer, mon cher, sinon, croyez-moi, vous risquez de perdre la partie ! »

Encore et toujours de l'esprit ! Et pourtant là, M. Dupuis qui a écrit des livres sérieux, qui est lauréat de l'Académie française et breveté d'état-major aurait dû, et probablement pu, trouver autre chose.

Le principe de l'économie des forces est justement, exprimé un peu autrement, le grand principe de Jomini : « opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif. » Ce conseil gratuit ne sert de rien, dit M. Dupuis, car le *difficile* est justement de découvrir le point qui sera décisif. Le lecteur impartial conclura que M. Dupuis a manqué une belle occasion d'appliquer son savoir et son intelligence, couronnés et brevetés, à rechercher la solution de ce difficile problème comme Jomini l'avait fait et comme j'ai essayé de le faire plus haut. Ç'aurait été plus utile que de tourner la difficulté par une comparaison triviale et, on me l'accordera, d'une banalité plus que patrimoniale.

Le but de l'échelonnement en profondeur est de permettre au chef : 1° de connaître en temps utile les projets de l'ennemi pour y faire face ; 2° de poster les réserves voulues en temps voulu, au point voulu.

Or, dit M. Dupuis, en échelonnant ses troupes de son mieux, Kouropatkine se fit battre constamment... Les Polonais, disposés en cordons, arrêtaient longtemps les armées rouges en 1919... Le chef ne peut donc tirer aucun profit de cette troisième banalité patrimoniale.

Bravo, M. Dupuis, voilà ce qui s'appelle raisonner. Je veux essayer de vous imiter.

Le but de la gendarmerie est d'arrêter les voleurs.

Or, l'autre jour, un gendarme en a laissé échapper un et un passant a failli le rattraper.

Donc, on ne peut tirer aucun profit de la gendarmerie ; il faut la supprimer et laisser aux passants le soin d'arrêter les voleurs.

Mon raisonnement vaut-il, oui ou non, le vôtre ?

L'emploi rationnel du temps et de l'espace rappelle à M. Dupuis une autre fable, celle du lièvre et de la tortue. *Rien ne sert de courir, il faut partir à point.* Mais si la guerre est un jeu de hasard, rien ne sert de partir à point, non plus. On peut partir n'importe quand et à n'importe quelle allure ; on a autant de chances d'arriver à temps que si l'on a établi soigneusement un plan d'emploi rationnel du temps et de l'espace. M. Dupuis croit-il vraiment cela et s'il ne le croit pas pourquoi tourner en ridicule ceux qui ne le croient pas non plus ?

M. Dupuis remarque fort justement que le dernier principe du général Serrigny : « Concentration et décentralisation successive des moyens » n'est qu'une autre forme du principe fondamental de l'économie des forces. Le dit principe fondamental n'étant qu'une banalité, sa deuxième forme en est aussi une.

Il ne reste donc « pour étayer la victoire » que des lieux communs dont la banalité prête à rire.

Telle est l'affirmation finale de M. Dupuis qu'il appuie d'une dissertation sur l'écarté et le bridge, jeux, paraît-il, plus propres encore que le baccarat à donner une idée de la guerre, avec cette seule différence que le hasard tient une place plus grande au jeu de la guerre qu'au jeu de cartes.

Si M. Dupuis manie aussi habilement les dix d'atout sec, les neuf de carreau et les huit de trèfle sur la table de jeu que sur le papier, il doit être un redoutable adversaire aux cartes, ce qui n'ajoutera ni n'enlèvera d'ailleurs pas grand' chose à ses mérites comme stratège.

En terminant son livre, M. Dupuis a, semble-t-il, senti qu'il avait été un peu loin dans la voie du persiflage, et il s'en excuse à moitié.

Il m'a semblé avantageux, écrit-il, de jeter le ridicule

plus que l'odieux sur ceux qui demandèrent ou demanderont encore au jeu de la guerre de la gloire ou des profits,... il m'a semblé préférable de les contempler en souriant comme on sourit à ceux qui prennent le Pirée pour un homme, les vessies pour des lanternes... j'ai fait en sorte que ce spectacle nous égayât au lieu de nous indigner. Pourquoi? « C'est, a écrit Wells, le rire des gens de bon sens qui tuera la guerre. »

Voilà donc le fin mot de l'affaire. Parce qu'un romancier de talent a lancé une assertion dont il serait bien embarrassé de faire la preuve, M. Dupuis s'est « décidé à traiter avec bonne humeur un sujet dont il savait l'importance et la qualité ». Dans le but louable de tuer la guerre, il a, pour provoquer le rire des gens de bon sens, remplacé l'argument par la plaisanterie.

C'est pourquoi il n'a pas le droit de m'en vouloir si je ne prends pas ses boutades plus au sérieux qu'il ne le fait lui-même, et si je persiste à croire que les gens de bon sens apprendront mieux l'art de la guerre en lisant et en méditant Napoléon, Jomini et Serrigny, qu'en jouant au bridge, à l'écarté ou au baccarat. Ce qui ne les empêchera pas de trouver fort intéressant le livre de M. Dupuis et de rire de bon cœur de quelques-uns de ses traits d'esprit.

L.

